



TROIS QUATORZE



QUICONQUE A
BEAUCOUP VU,
PEUT AVOIR
BEAUCOUP RETENU
LA FONTAINE

PROGRAMMES
INTERNATIONAUX
D'ÉCHANGES
04 42 91 31 00 01 55 78 29 90
87 bis, rue de Charenton 75012 Paris
39, rue Espariat 13100 AIX
www.piefrance.com
Membre de l'Office,
Membre de l'U.N.A.T.
Membre de l'U.N.S.E.

● OCÉANIE ● AUSTRALIE ● NOUVELLE-ZÉLANDE ● AMÉRIQUE ●
ARGENTINE ● BRÉSIL ● CANADA ● ÉTATS-UNIS ● MEXIQUE ● ASIE ●
CHINE ● CORÉE ● JAPON ● MONGOLIE ● THAÏLANDE ● EUROPE ●
ALLEMAGNE ● DANEMARK ● ESPAGNE ● FRANCE ● FINLANDE ● ITALIE ●
● NORVÈGE ● POLOGNE ● PORTUGAL ● RÉPUBLIQUE TCHÈQUE ●
RUSSIE ● SUÈDE ● SUISSE ● AFRIQUE ● AFRIQUE-DU-SUD

PROGRAMMES
INTERNATIONAUX
D'ÉCHANGES
Partir ou accueillir
Une année scolaire
Un semestre scolaire
Entre 15 et 18 ans
Plus de vingt destinations
différentes, réparties
sur les cinq continents

PUBLICATION SEMESTRIELLE

n°
51

29^e ANNÉE - N°51 - LE JOURNAL DE PIE

ÉTÉ 2011

NE PEUT ÊTRE VENDU

Photos Japon :
Manon Gruninger
Camille Bertin &
Aurore Bellay

Japon 2011

Ci-dessus
Mascotte PIE - 2011
Les poules argentées

Alex, Manon, Stéphanie, Marie et les autres... — tous participant(e)s au programme d'une année scolaire au Japon — ont vécu de très près le terrible printemps japonais. Dans une longue interview accordée par Olivia, Camille (revenues précipitamment) en France, et Aurore (qui est actuellement à Nagoya), Trois Quatorze revient sur ce drame et en profite pour s'interroger sur la mentalité et les particularités du peuple japonais.



COURAGE JAPON par Saki Ishii

Normalement, j'habite à Tokyo, mais actuellement je vis en France à Bordeaux. Je suis arrivée ici en août. Je suis très contente, je passe du bon temps avec les gens, ils sont gentils.

Quand la catastrophe a frappé le Japon, j'ai d'abord pensé : « C'est un tremblement de terre... comme d'habitude » et comme, en plus, je n'étais pas sur place, j'ai pris les choses à la légère. Mais le tremblement de terre était plus fort que d'habitude, et le Tsunami a coûté beaucoup : des maisons, des routes, des ponts, des bateaux et, malheureusement... des gens aussi.

À chaque fois que je regardais les informations, les morts augmentaient. Je n'y croyais pas. Les images de la catastrophe ressemblaient à du cinéma et le Japon à l'enfer. Quand je voyais les images de personnes à la recherche de membres de leur famille, je ne pouvais pas contenir mes larmes. Pourquoi eux ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Pourquoi perdre sa maison, sa famille, sa vie ? C'est incroyable, c'est absurde !

Je suis en France et je n'ai que 17 ans, mais je peux faire beaucoup de choses pour ces gens-là. Je peux aider. Quand j'ai entendu parler d'un concert de charité, j'ai demandé à participer, car je pouvais jouer du piano et chanter. Avant de jouer, j'ai expliqué ce que je savais sur la géo du Japon et ce que je ressentais par rapport au tremblement de terre. Les gens ont fait la quête, ils ont écouté notre histoire et notre musique. Ils ont prié et souhaité bonne chance au Japon, des fois, ils ont pleuré : c'était émouvant. Au départ, j'étais venue ici pour étudier la langue. Aujourd'hui, si on me demande : « Pourquoi tu veux apprendre le français ou une autre langue ? » je réponds : « Je fais ça pour tous ceux qui habitent la terre. » Ça veut dire que s'il y a un problème quelque part, je peux aider en rapportant les choses et en les expliquant dans d'autres langues.

Aujourd'hui, il y a encore beaucoup de problèmes au Japon : au niveau de la centrale nucléaire, des conséquences du Tsunami, et tout ça. Mais je veux que tous ceux qui vivent dans le nord du pays ne laissent pas tomber. Je suis avec eux. Courage Japon !



PIE A 30 ANS 1981 — 2011

L'association PIE, (Programmes Internationaux d'Échanges) née officiellement le 10 février 1981, fête cette année ses trente ans. Les membres les plus fidèles de l'association se sont retrouvés le 18 juin dernier pour honorer l'événement et saluer la bonne santé du réseau.

En 30 années, PIE a permis à 4 445 jeunes Français de vivre une année scolaire à l'étranger et à 1 512 adolescents étrangers de passer une année scolaire en France. Sur cette carte sont indiqués les destinations (pays ou grandes régions) de tous ces jeunes Français et les pays d'origine de tous ces jeunes étrangers.

SOMMAIRE

IMPRESSIONS
Impressions des participants aux programmes d'une année scolaire à l'étranger.
PP. 2 & 3

SOMEWHERE OVER
En guise d'éditorial.
P. 7

PORTRAIT
Portrait sous X.
P. 8

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, Marion agrandit son cœur, Geoffrey plane et Eloha fait le saut de l'ange...



Au sommet
Boris, Le Cap, Afrique du Sud

Impressions

CE QUI COMPTE LE PLUS Eloha, Birmingham, Alabama Un an aux USA

Mon histoire a en réalité pris naissance il y a déjà plusieurs mois. Au départ, un rêve de voyage et de découvertes qui a germé en moi et que j'ai tout fait pour réaliser. Aujourd'hui même je vis pleinement ce rêve, car j'ai osé me lancer dans cette folle aventure. Tout commence à l'instant où l'on décide de partir, de quitter tout ce que l'on a toujours connu, pour un ailleurs lointain et mystérieux. On ne sait pas vraiment où l'on va et pourtant on y court : c'est plus fort que nous. Quelque chose de puissant nous pousse à dépasser toutes les frontières, à nous laisser porter vers là-bas, ce nouveau lieu, ce nouveau continent, cet eldorado, qui nous appelle tout entier.

Le doute n'est jamais bien loin ; il se présente, tôt ou tard, il peut nous faire vaciller. Moi, j'ai tenu bon ! J'ai choisi de croire en ma chance, de m'accrocher à mon rêve. J'ai tout quitté pour un mirage, une promesse, pour découvrir une nouvelle terre, ses habitants et leur langue, et leur culture aussi. Je me suis jetée à corps perdu dans l'inconnu : un saut de l'ange... et la confiance comme unique parachute ! J'ai pris mon envol, traversé l'océan, le cœur battant, sans savoir ce qui m'attendait de l'autre côté. Rien ni personne ne pouvait m'en empêcher !

Cette nouvelle vie, je l'ai bâtie de mes propres mains, au quotidien. Elle est peuplée de nouveaux lieux, de nouveaux noms et de nouveaux visages qui me deviennent tous familiers et que je chéris. Le nouveau langage, je le dompte chaque jour un peu plus... Il y a tant de nouvelles choses qui s'offrent à moi et que ma curiosité me pousse à découvrir ! Voilà quatre mois déjà que je foule le sol américain : quatre mois de souvenirs inoubliables que je n'échangerais pour rien au monde... Avec ce qui compte le plus au final : les sourires, les rires, les larmes, ces milliers de tout petits instants qui occupent une grande place dans mon cœur. Je n'arrive toujours pas à croire que je suis en Alabama, entourée de ces gens géniaux qui me donnent énormément et qui m'apportent tant.

Nous tous qui partons, vivons des aventures très différentes, mais nous avons tous un point commun : celui d'avoir eu le courage de partir. Ce courage de plonger dans l'inconnu, de découvrir et d'apprendre,

ce truc qui fait que l'on mûrit et que l'on s'affirme. Il ne faut jamais reculer. Il faut s'accrocher, avoir la force de tenter de rêver sans se laisser décourager par rien ni par personne. Dans notre découverte du monde, dans ce que nous entreprenons, il y a toujours quelque chose, quelque part, qui nous attend. De toute façon, ce qui compte, ce n'est pas vraiment où tu vas ni ce que tu recherches, mais plutôt d'y aller !

EFFRAYANT Alice, Lakeland, Florida Un an aux USA

Ma nouvelle vie à Lakeland est, comme on dit ici : « Amazing ». Beaucoup de choses nouvelles, de gros changements... en un mot le choc des cultures ! Au départ, c'est difficile de se faire de vrais amis ici, mais finalement, ça va de mieux en mieux. Je pensais que la France allait me manquer, à moi, si proche de ma famille et de mes amis. Mais au final, elle ne me manque pas plus que ça. Je le vis plutôt bien. Je suis déjà effrayée à l'idée de rentrer à la maison.

BIG HEART Marion, Gig Harbor, Washington Un an aux USA en 2010

Mon intégration s'achève. Je me répète toujours un peu les mêmes phrases : tu as fais face, tu as pris sur toi. Au début, tout ça te paraissait énorme et lointain, mais au final, tu as l'impression que tout cela est passé à la fois simplement et vite. Tout ce que tu as vécu, tu n'y crois pas !

Cette expérience est curieuse : parfois, tu es triste et désolée pendant dix minutes, et la seconde d'après tu redeviens joyeuse — à ce moment-là, tu te dis : « Ceci n'était rien comparé au reste... », alors tu relativises. Tu apprends à t'adapter à un nouveau mode de vie, certaines choses à certains moments te mettent hors de toi, mais tu finis par relativiser. Tu grandis. En fait, tu changes plus que tu ne le penses. Maman, tu m'as souvent dit à quel point la communication était importante, mais j'avais besoin de vivre ça pour le comprendre. Aujourd'hui, je laisse les mauvais moments derrière moi et ne garde en mémoire que les bons — ceux qui m'ont mise de bonne humeur ! Alors que s'approche le retour, je sens que ce lieu où j'aurai vécu 10 mois restera à jamais gravé dans ma mémoire. Oui, cet

endroit m'a donné de la force et m'a ouvert l'esprit sur le monde. J'ai traversé ici des moments très forts. C'est tellement bizarre de quitter ma deuxième maison — à laquelle je me suis vraiment attachée — sans savoir pour combien de temps je la quitte. C'est si difficile à décrire.

Je n'oublie ni ma famille française ni mes amis — bien au contraire —, mais une chose est sûre, en venant ici, j'ai bel et bien agrandi mon cœur pour y laisser entrer d'autres choses ! Les Etats-Unis, à l'évidence, n'en ont pas fini avec moi : « USA, forever in my heart ! » Parole d'étudiante d'échange. Merci beaucoup PIE.

10/10/10... Lucile, Hillsboro, Oregon Un an aux USA

Je vous écris le 10/10/10. Je ne suis pas superstitieuse, mais tout de même : un truc pareil n'arrive que tous les 1000 ans ! En plus je suis aux USA pour 10 mois ! Moi qui n'ai jamais quitté ma famille plus de 10 jours ! Dans ce pays, tout le monde est sympa. Même la caissière du supermarché, elle qui se souvient de toi alors qu'elle ne t'a vue qu'une seule fois. Ma famille est géniale. J'ai l'impression qu'elle me correspond. Mon lycée ressemble au lycée américain tel qu'on l'imagine : un cliché. Au bout de trois semaines, je trouvais normal d'ouvrir mon « locker », de croiser des joueurs de football américain, de voir des gens en survêt ou en pyjama dans les couloirs. Il me tarde de dépasser la barrière de la langue pour mieux comprendre et mieux connaître tous ces gens qui m'entourent. Pour l'instant donc, tout est « awesome ». Je profite à fond. Ma seule préoccupation pour l'instant, c'est le « Homecoming », avec les journées à thèmes et le bal ! Ma tête est déjà pleine et je sais déjà que je ne veux plus repartir.

DE MÈRE EN FILLE Anouk, Brentwood, California Un an aux USA en 1989

Je suis partie avec PIE avec la promo 89. Je me suis envolée pour la Californie. La première expérience dans ma famille d'accueil n'étant pas du tout concluante, je me suis moi-même trouvée une nouvelle famille. Elle était super. Ils étaient bien plus âgés que mes propres parents, mais très attentifs. Cette année scolaire a été si enrichissante ! La « High school » est

très différente du lycée français, très adaptée à l'apprentissage de la langue, et particulièrement respectueuse du niveau de chacun. Aujourd'hui, je suis toujours en contact avec mes « parents américains ». Ils ont même accueilli ma fille de 14 ans, l'été dernier, pour lui faire découvrir la Californie ! Elle s'est fait des copines et y retourne dès cet été ! L'année 1989-1990 est gravée dans ma mémoire à tout jamais !

PEUT-ÊTRE Laure

Ça fait bizarre de vous écrire. Je n'ai pas tant de choses que ça à vous raconter. Je suis simplement une éventuelle future participante. J'adore les Etats-Unis, et je veux y vivre. Votre association m'ouvre une voie. Même si je ne pars pas l'année prochaine, je vous remercie infiniment de me donner de l'espoir, surtout grâce à toutes ces lettres de participants. Je voulais surtout faire part de mon enthousiasme pour ce que vous faites. Merci Trois Quatorze, Merci PIE. A Une autre fois peut-être !

UNE BONNE PEUR Adèle, Buffalo, New York Un an aux USA en 2008

To all of you who might read this, let me tell you you are the luckiest people on earth. Enjoy every minute you spend in whichever country you are going to. I bet you have no idea what you are about to live. And when it gets tough, cause it is not always going to be easy, let's not lie, think about how amazing you are for doing this and about everything it is going to bring you. You have no idea how envious is everyone around you. Seriously, have the time of your life, you will never regret it. If you have the opportunity to leave, do it. It is a good kind of fear. I've been back for almost two years now and live in « the marvelous Paris ». Not a day goes by without reminding me of my fabulous year in the States. Have the time of your life, it is one of the best thing you will achieve. Ever. Legit !

EN CHUTE LIBRE Geoffrey, Mullaway, New South Wales Un an en Australie

Ce pays répond à toutes mes attentes... les dépasse même amplement ! Tout ici plus qu'ailleurs est « cool » : les gens, les cours, le climat, la VIE. Et je ne dis pas ça parce que je demeure dans un endroit paradisiaque, à 200 m de la plage — le genre de coin où tu vas normalement passer tes vacances ! — Je dis cela parce que j'ai fait des rencontres extraordinaires, très différentes les unes des autres, mais toutes formidables : du surfeur de la côte au fermier de l'« Outback ». À priori, ces gens n'ont rien en commun, sinon une même forme de générosité et une volonté très forte de partager leur mode de vie.

Félicitations !

BIENVENUE À MAË...

Né le 6 février 2011, Maë est le petit dernier d'Antoine et de Sue-Ellen (participante PIE aux USA en 1991 et actuellement déléguée de l'association).
Ci-dessous : Maë avec ses parents et sa grande soeur, Maïna.



... TAÏS

Née le 2 novembre dernier, Taïs est la fille de Béatrice (ancienne participante USA et actuellement déléguée en Ile-de-France) et de Laurindo.

JEANNE...

Née le 20 octobre 2010, Jeanne est la fille de Gavin et d'Astrid (ancienne participante USA et ancienne responsable du bureau de Paris, entre 2005 et 2008)

... ET ESTEBAN

Né le 27 novembre 200, Esteban est le fils d'Étienne et de Félicité Calais (ancienne participante USA et déléguée actuelle de l'association dans le NORD).

RESEAU

Vous aimez PIE et ses programmes. Vous croyez à la force et à la magie des échanges scolaires internationaux. Pensez à rejoindre l'équipe des correspondants et des délégués : courrier@piefrance.com

RESPONSABLES DE REGIONS

Après avoir créé et tenu, pendant une année, le poste de responsable de région dans le sud-ouest de la France, Morgann Mobry doit, pour des raisons familiales et professionnelles, s'installer en Espagne. Le départ de Morgann amène PIE à réorganiser son découpage régional en créant notamment une nouvelle «NORD/EST», autonome de la région parisienne. Cette région sera confiée à de «grands anciens» : Martine Guérard et Éric Sévette, qui sauront, à n'en pas douter, l'animer avec excellence.

Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

Je vis une sorte de rêve éveillé, à deux cents à l'heure. J'ai l'impression d'avoir été balancé d'un avion et de planer sans fin. Je ne pense pas encore à l'atterrissage, au retour sur la terre ferme, à la France : je ne veux pas ouvrir mon parachute !

Durant ces trois premiers mois — qui me semblent avoir duré trois semaines — j'en ai vu et j'en ai fait plus qu'en trois années. Jamais autant qu'aujourd'hui je ne me suis senti aussi intensément vivant.

À LA LETTRE Mère d'Ariane

Un an aux USA en 2010

Un an maintenant qu'Ariane est partie. C'était le 20 août. Nous l'avons accompagnée à l'aéroport. On s'angoissait pour tout : la famille, la rentrée scolaire programmée trois jours plus tard : « Comment va-t-elle faire ? que va-t-elle comprendre ? comment va-t-elle choisir les matières ? etc. »

Eh bien... elle a tout géré, seule, pendant 10 mois. À croire qu'elle avait appris « Trois Quatorze » par cœur. Elle a tout fait comme prévu, comme écrit... à la lettre. Elle a suivi l'évolution classique, question moral et question langue ; elle a vécu le spleen de novembre, la bonne forme de janvier, et « à partir de mars, elle a senti que « c'était génial »... »

On s'est bien doutés de notre côté que c'était dur. Elle ne s'est jamais plainte, n'a jamais rien dit. On se demandait parfois ce que les « Oui, oui tout va bien » cachaient. Une fois seulement, elle a craqué ; c'était au téléphone, en novembre : grosses larmes, parents affolés... au secours PIE et Margaux.

On ne tombe pas toujours dans la famille géniale. Là c'était « rien que des vieux », du chômage, de l'ennui aussi, le tout au fin fond de l'Ohio. Alors, au lycée, Ariane s'est donnée à fond dans les activités et est devenue « populaire ». Elle s'est fait rapidement une multitude d'amis(e)s : « Hello French Frite », « Hello Franchie », « Hello "R" ».

Maintenant qu'elle est rentrée, elle se couche tard, histoire de garder le lien (nous parents, remercions aujourd'hui « Facebook » contre lequel nous avons tant pesté lorsqu'il s'agissait de s'épancher avec les copines françaises). Il reste maintenant les mauvais souvenirs (La famille : « Ah non, je ne veux pas retourner chez eux »), et les bons aussi : la série « Glee » par exemple (qu'elle regarde aujourd'hui en V.O., parce que « c'était exactement comme ça ! »).

DES FAMILLES D'ACCUEIL

Mère de Jordan

Un an aux USA

Jordan est parti le 17 septembre pour Marshfield dans le Wisconsin. Il a d'abord été accueilli par Lois et Mikeal (c'était une famille temporaire) puis a rapidement été accueilli par Don (qui est divorcé et qui vit seul dans une grande maison, à un kilomètre de chez Lois et Mikeal). Jordan a en réalité deux familles, car Lois s'occupe encore beaucoup de lui. Il s'adapte très bien à cette nouvelle vie. Il s'est fait beaucoup d'amis à l'école, et est très proche des deux enfants de Don (qui ont 21 ans). Il a parfois douté (surtout aux environs de Noël), mais aujourd'hui il est très heureux. Il fait l'admiration de Lois, qui parle de lui comme d'un « very nice boy ». Il aura bientôt 18 ans. Ils lui préparent tous une surprise, sous la forme d'une « Birthday Party ». Jordan n'a pas internet. Nous le contactons tous les 15 jours environ. Je correspond pour ma part avec Lois en anglais par courriel. Ils sont adorables et très prévenants envers Jordan, qu'ils considèrent comme leur fils. Ils n'appréhendent tous qu'une chose : le mois de juin... et le retour de Jordan en France.

LE TEMPS D'UN WEEK-END

Iris, Carlsbad, New Mexico

Un an aux USA

Les séries américaines qui se déroulent dans les « High School » donnent une assez bonne image de ce qui se passe dans les écoles US, sauf qu'en vrai, c'est encore mieux : « Games », « American Football », « Soccer », « Homecoming » (ah ! si ça pouvait exister en France.), « Powder Puff Game »...

La « High School » est une chose essentielle aux yeux des étudiants américains. C'est leur vie : activités clubs... tout tourne autour de la « High School ». On y retourne même le week-end. Alors qu'en France, on est trop content, le temps d'un week-end, de s'éloigner de son école.

KEEP SMILING

Claire, Evansville, Indiana

Un an aux USA

Chaque soir, depuis un an, depuis mon retour, je me remémore les bons moments passés auprès de ma « Host Family » et de mes amis, là-bas, à Evansville-Indiana. Jamais je n'aurais pu imaginer à quel point ma famille d'accueil allait me manquer. Ils m'ont considérée comme leur propre fille, leur propre sœur. C'est grâce à eux que j'ai passé une année merveilleuse. Tout au long du séjour, j'ai rencontré des personnes exceptionnelles ; j'essaie de maintenir le contact, mais c'est difficile parfois avec la distance. Maintenant que je suis de retour en France, je me morfonds dans mon lycée français (si difficile et si ennuyeux par rapport à J.F. Reitz High School). Comme dirait mon « E.P. Coach » : « Keep Going and keep smiling. »

UNE PLACE À TABLE

Ségolène - LECTRICE

C'est ma deuxième rentrée scolaire depuis que je connais PIE. J'espère vraiment qu'à la prochaine, nous pourrions accueillir un étudiant étranger. Mais vu nos problèmes financiers à la maison je ne pense pas que ça se réalisera tout de suite. Moi, je ne rêve pas de m'acheter des lunettes de soleil à 150 euros ou un sac à 400 euros. Non, je ne veux rien de tout ça. Ce que je veux, c'est juste une assiette de plus à notre table, une rencontre, des découvertes, des émotions. Bref, je ne lâche pas l'affaire. Bravo à l'équipe de PIE qui fait la plus belle chose au monde : nous faire rêver !

ENVIE

Célia - Future participante

Quatre mois que je lis tous vos témoignages. Je pourrais les relire une centaine de fois et je crois que je ressentirais toujours la même chose : les mêmes frissons me parcourraient le corps. Je sais parfaitement que ce sont vos histoires personnelles, vos moments, vos souvenirs, votre vécu, mais dès que je vous lis, je m'imagine à votre place. J'aimerais tant vivre ce que vous avez vécu, je vous envie tous autant les uns que les autres. Vous ne pouvez pas imaginer. J'adorerais avoir, moi aussi, une deuxième famille, devenir « américaine d'adoption ».

J'aimerais moi aussi pouvoir dire que j'y suis allée là-bas, que j'y ai vécu une année entière, que j'ai fait des rencontres formidables, que j'ai assisté au bal de fin d'année — comme dans les films — et que j'ai reçu mon diplôme ; j'aimerais moi aussi pouvoir décrire ma maison américaine avec sa fameuse boîte aux lettres rouge et sa pelouse bien verte et bien tondue ; j'aimerais moi aussi dire que j'ai pris le « School Bus » jaune pour aller au lycée, que j'ai passé des après-midi entiers avec mes copines pour trouver une robe pour le bal ; j'aimerais moi aussi rêver en américain,

revenir en France et ne plus trouver mes mots pour parler, bafouiller en français, me reprendre, et rechercher mon ancien accent marseillais. Mais, malheureusement, dès que j'aborde le sujet avec mes parents, ils me disent : « C'est cher, et puis, tu te vois partir un an ? » Et moi, inlassablement, je leur réponds : « Ah oui, je me vois bien partir un an. » Des fois, je me demande si l'argent n'est pas un bon alibi pour refuser de me voir grandir, pour refuser d'admettre que je ne suis plus leur « petite fille », que j'ai grandi, que cette expérience me changerait, que j'en ai besoin, pour mon avenir, pour devenir, comme je le désire, professeur de français aux Etats-Unis pour pouvoir faire de ma vie un rêve, pour n'avoir rien à regretter, jamais et à aucun moment.

CA SE BOUSCULE

Tom, Lake Forest, California

Un an aux USA en 2010

Mon départ est arrivé bien vite. Je faisais partie des derniers à être inscrits dans le programme, car j'ai découvert que ce truc existait très tard. C'est ma mère, de retour d'un voyage aux USA, qui, un matin, alors que je parlais à l'école, m'a dit : « Tom, ça te plairait d'aller passer un an aux Etats-Unis, dans un programme d'étudiants d'échange ? » Et moi j'ai dit : « Oui ! » Je n'ai pas hésité une seconde. Alors la course folle a commencé : papiers, formulaires à remplir... Le 31 août, à 16 h 29, j'ai eu une famille (à quelques heures près je ne parlais pas). Il faut croire que la chance était avec moi. Le 9 septembre, j'étais parti. Je passe sur les détails, sinon pour vous dire que ce jour-là j'avais le trac, mais que la joie et la curiosité ont pris alors nettement le dessus. Sur place, tout était nouveau, tout beau : famille, voiture, maison, ville... Mais ça n'a pas duré. J'ai eu des problèmes relationnels avec ma « mère » d'accueil, qui a fini par me mettre à la porte, un vendredi soir ! Mes voisins m'ont aidé. J'ai trouvé refuge chez eux jusqu'au lendemain.

(soit dit au passage, je précise que, contrairement à ce qu'on entend souvent dire en France, les Américains sont des gens plutôt chaleureux, intéressants, drôles et très gentils). Dans cette histoire, il y a forcément des moments difficiles — c'est absolument inévitable — mais il y en a aussi des merveilleux — et ceux-là, on ne les oublie jamais.

LOIN DE SES REPÈRES

Domitille, participante en 1982-1983

Mère d'Etienne, un an aux USA en 2010

Nous entamons aujourd'hui notre sixième mois de vie avec Erika (jeune Finlandaise). Nous sommes heureux de partager cette expérience de l'accueil avec nos enfants. D'autant que nous voyons Erika s'ouvrir au fil des jours, s'adapter à notre rythme, aux nouvelles habitudes. Ce n'est pas facile tous les jours pour elle, surtout au niveau du français, car notre langue a bien des atouts, mais aussi bien des pièges.

En voyant évoluer Erika, nous avons réalisé que notre système scolaire avait de vraies failles. Il faudrait pouvoir tenir compte du fait que tous les élèves ne sont pas faits dans le même moule. C'est parfois dur pour Erika de s'adapter : question de rythme surtout. Il lui manque aussi quelques bases pour ingurgiter Pantagruel et Gargantua !

Etienne, notre fils, est pour sa part accueilli aux États-Unis dans une famille avec des jumeaux de 14 ans, Jim et Ed, avec lesquels il s'est immédiatement bien entendu. Il a tout de suite pris ses marques dans cette famille chaleureuse et dans ce monde où tout lui paraissait immense (les jumeaux déjà — 1 m 98 — la maison bien sûr, et les portions dans les assiettes aussi...). Il a intégré (et s'est intégré à) sa nouvelle école qui, dit-il, ressemble plus à un campus qu'à un lycée. Aller en cours ne lui pose aucun souci. Il profite à fond des possibilités qui lui sont offertes : rythme, matières... Il aime les profs « qui sont très à l'écoute des élèves » et qui « bavardent très librement avec eux ». Etienne nous a raconté qu'en plein contrôle d'anglais, son professeur de français est venu le chercher pour lui demander de l'aider à animer son cours. Il était très étonné mais l'a suivi de bon cœur en se disant qu'il terminerait son contrôle plus tard.

Je suis toujours surprise par cette capacité d'adaptation des jeunes qui sont en immersion, leur faculté à assimiler une nouvelle façon de vivre. C'est une sacrée expérience de vivre loin de ses repères.

COMME DANS LA VIE

Justine, Fairless Hills, Pennsylvania

Un an aux USA en 2010

Cette nuit, j'ai rêvé. Rien de bien original, me direz-vous... sauf que j'ai rêvé en anglais. Et là je comprends que cette expérience m'est bénéfique. Il y a des hauts et des bas, ici. Mais comme dans la vie, n'est-ce pas ?

J'ai atterri le 17 septembre sur le sol américain après avoir attendu de longs mois d'avoir une famille. J'étais dans les 10 derniers à être placés. Comme quoi, il ne faut jamais désespérer. Il faut plutôt s'accrocher à son rêve ; c'est ce que j'ai fait et je ne le regrette pas. Les débuts n'ont pas été simples : je me suis perdue dans l'aéroport de Philadelphie, et après une heure à la recherche de ma famille d'accueil, j'ai eu l'immense honneur d'entendre mon nom — prononcé avec un accent « so american » — sortir par tous les haut-parleurs et résonner dans tout l'aéroport. « Voilà ma famille », me suis-je dit. Sauvée !

Lendemain matin, 7 heures : on file en direction du lycée, pour remplir les formulaires d'inscription afin que je commence les cours, dès le lundi suivant. Là, le surintendant me signale qu'il ne veut plus m'inscrire ! Après une bataille d'une semaine avec le « School District » je finis par intégrer le lycée — je suis quitte pour une bonne peur. Premier jour de cours : immersion totale et garantie dans un nouveau monde — les bus jaunes, les « lockers », la cafétéria, les cours, les joueurs de foot, les chorales, les profs qui te « Hug » quand tu entres en cours, les matières incroyables et inconnues en France : « Understanding Children » (un cours où on s'occupe d'un bébé), « Ceramic », « Voice Lab », « International Foods », « Robotics »... Je me suis vite faite à l'école ; ce système me convient très bien : c'est moins compliqué qu'en France, plus accueillant (même si pour faire de vraies connaissances, ça prend du temps).

suite.../... page 7



Ce jour-là, une nouvelle famille est venue me chercher. Au départ, elle devait m'accueillir provisoirement... mais j'y suis en fait depuis trois mois, et j'y resterai sans doute cinq de plus. Les membres de cette famille sont tous plus formidables les uns que les autres

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE - Convocation et mandat

Cet avis tient lieu de convocation : à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La prochaine «Assemblée Générale» (A.G.) de PIE se tiendra le **lundi 4 juillet 2011**, à 18 h, au siège social de l'association, au 87 bis de la rue de Charenton, à PARIS 12^e. **L'ordre du jour sera le suivant** : Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2010 ● Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.10 ● Renouvellement du conseil ● Fixation de la cotisation annuelle ● Questions diverses

Je soussigné(e) : _____

absent(e) lors de l'assemblée générale,

donne pouvoir à : _____

Pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____, le _____

Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »

ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents...
Le journal attend vos commentaires et vos impressions. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : trois.quatorze@piefrance.com

Trois Quatorze - Gratuit - n°51 - 12 000 ex.
Images : Xavier Bachelot & les participants aux programmes PIE
Rédaction : Xavier Bachelot et les participants aux programmes PIE
Ont participé à la création de ce numéro : Bénédicte Déprez, Jose Maria Gonzalez, Andrée Hamonou.

ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

Je désire recevoir le journal Trois quatorze.
Remplissez ce coupon et retournez-le à :
PIE / Calvin-Thomas : 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE
ou envoyez un mail à : trois.quatorze@piefrance.com, en précisant vos coordonnées.

Nom & Prénom : _____

Adresse : _____

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à Trois Quatorze. Cet abonnement court pendant trois ans. Au delà-de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).



Les adieux improvisés à Camille
Tokyo, 15 mars 2011

Olivia et Camille, deux participantes au programme d'une année scolaire, reviennent sur leur parcours japonais et tirent une leçon de vie des événements consécutifs au tremblement de terre et au tsunami du printemps. Même si pour elles, et pour toujours, il y aura un avant et un après le 11 mars 2011, c'est d'abord et avant tout de leur vie au Japon dont elles souhaitent parler. Et il apparaît à l'évidence, au terme de l'entretien, que leur attachement à leur terre d'accueil a été exacerbé par la frustration d'avoir dû la quitter dans le malheur et la précipitation.

Qui peut comprendre ?

”
Tout le monde était là, pas seulement ma classe... tout le lycée, réuni dans le gymnase. C'était incroyable. On ne pouvait pas faire plus émouvant. J'avais l'impression de fuir et ils me saluaient. J'ai pleuré toute la journée.
”

L'ARRIVÉE

TROIS QUATORZE — COMMENÇONS PAR LE COMMENCEMENT : PARLONS D'AOÛT 2010 ET DE VOTRE ARRIVÉE AU JAPON.

✪ **Camille** — Le voyage, c'était parfait : on était tous ensemble, accompagnés, l'ambiance était bonne. Je garde par contre un souvenir très pénible de l'arrivée. Tout à coup la fatigue, le décalage horaire, le poids du voyage, la chaleur surtout. Un climat tropical moite, c'était horrible. Et on s'est retrouvés à Tokyo, pour participer à ce stage d'orientation.

✪ **Olivia** — On était sales, on avait juste envie de dormir... et on n'arrêta pas de marcher, de faire des tas de choses.

✪ **Camille** — On a rencontré plein de monde (d'autres étudiants d'échanges, des japonais...). WYS, le partenaire japonais de PIE avait bien fait les choses, c'était plutôt bien organisé... mais en même temps, c'était super « chiant ». En tout cas, c'est mon avis.

✪ **Olivia** — Les visites c'était bien. Sans ce stage, je n'aurais jamais vu Tokyo...

✪ **Camille** — Je crois qu'ils ont été dépassés d'entrée par le fait de devoir gérer tous ces étudiants étrangers. Il y avait un trop gros écart culturel. Ils s'attendaient à recevoir un groupe tranquille et on a débarqué avec notre mentalité de gueulars. Moi je pestais toute la journée : « J'ai trop chaud », « je veux sortir... » Il faut dire qu'on était tous enfermés dans l'« Olympic Center » de Tokyo, une ville dans la ville : on se paumait. Et puis il y avait les douches communes, le bain commun. Je n'avais jamais vu ça, je ne comprenais rien. C'était le premier décalage culturel. Moi, le bain commun, d'emblée j'ai dit « non ».

✪ **Olivia** — Ce stage à l'arrivée, c'était quand même un bon entre-deux, un bon sas avant de rejoindre sa famille. Mais c'était trop long, je crois...

✪ **Camille** — Je n'avais qu'une envie c'était de rentrer dans la vraie vie, de me plonger dans la réalité du truc. J'étais arrivée gonflée à bloc et je sentais la motivation qui retombait. Mais après, ce genre de choses, c'est vrai que ça dépend de chacun.

TROIS QUATORZE — L'ÉTAPE SUIVANTE, C'EST LE DÉPART DANS VOS LIEUX DE VIE, VOS FAMILLES.

✪ **Camille** — Moi, ils m'ont fait un truc horrible. Ils m'ont prévenue de mon départ quelques minutes seulement avant que ma famille arrive. J'avais passé quatre jours à attendre et puis, en dix minutes, il fallait plier bagage. Tout le monde avait le temps de se

poser, de prendre des photos de dire au revoir, sauf moi. Quand ma sœur d'accueil est venue me chercher, elle s'est présentée, ils ont fait des courbettes entre Japonais, et on est partis ensemble. Avec elle, ça a tout de suite fonctionné. On s'est bien entendues. On a pris le train de banlieue ensemble pour rejoindre une banlieue de Tokyo (30 kms environ) ; la mère est venue nous chercher à la gare et nous a emmenés au restaurant. Je me souviens qu'elle avait un gros dossier avec tous les papiers me concernant et qu'elle m'a posé des tas de questions. Voilà comment en quelques heures, je me suis retrouvée plongée au cœur de ma nouvelle vie. Tout a démarré sous les meilleurs auspices.

✪ **Olivia** — De mon côté, une personne de WYS m'a accompagnée à la gare. Je me souviens que je regardais les trains qui étaient couverts d'énormes autocollants Pokémon : j'ai bien aimé. Puis j'ai pris le bus, toute seule. Trois heures de trajet, direction Fukujima-Iwaki : j'ai dormi. Le chauffeur m'a réveillée pour me dire que j'étais arrivée. À la descente du bus, ma mère d'accueil m'attendait : très gentille, assez expansive — il faut dire qu'elle avait grandi aux États-Unis — alors que le père était plus timide et montrait moins ses sentiments. Dans la voiture, j'ai fait connaissance avec le fils (à peine trois ans) qui m'a d'abord un peu fait la tête. À peine arrivés à la maison, on s'est mis à préparer des « gyosas » (sorte de gros raviolis) qu'on a mangés le soir même. L'eau, la farine : c'était trop bien. On peut dire que j'ai mis tout de suite la main à la pâte.

TROIS QUATORZE — VOUS AVEZ LE SOUTIEN D'UNE BASCULE RELATIVEMENT FACILE.

✪ **Olivia** — Oui, c'était simple. Pas de rupture. Cela c'est fait, somme toute, très spontanément.

✪ **Camille** — C'est paradoxal, parce qu'on ressasse tous ces problèmes d'adaptation pendant des mois (comment ça va être ? comment vont-ils être ? etc.) et dès qu'on pose ses bagages, on comprend et on réalise que les choses sont ce qu'elles sont et qu'on est là pour un an. En même temps, au début, on se sent plus invité que membre de la famille : on fait gaffe où on met ses pieds, on parle plus doucement...

✪ **Olivia** — C'est comme quand on va dormir la première fois chez une copine. On fait attention à être polie, on est gentille, pas très à l'aise, on ne prend pas trop de place sur le canapé !

TROIS QUATORZE — QUELLE EST LA PREMIÈRE CHOSE QUI VOUS AIT MARQUÉES ?

✪ **Olivia** — La notion de vie de famille : les repas pris tous ensemble, la mère qui passe des heures à préparer à manger ; en un mot, le « vivre ensemble ».

✪ **Camille** — À l'intérieur de la famille, ils font tout tous ensemble : les repas c'est vrai, mais les bains aussi. Ils partagent toutes les activités ; c'est très impressionnant. Au Japon, en ville en particulier, tout est tout petit, l'espace est restreint (dans ma maison par exemple, les chambres sont tellement minuscules qu'on ne peut pas y rester dans la journée), alors on se retrouve tous au salon où on passe l'essentiel de notre temps, assis quasi côte à côte. Il y a en a un qui fait ses devoirs pendant que l'autre joue aux jeux vidéo, le troisième — la mère en général — surveille que le repas du soir ne crame pas — et le quatrième — souvenez-vous c'est le père — fait je ne sais quoi ! En France, on partage des choses précises à des moments précis, tandis que là-bas on partage tout, tout le temps. Cela crée des liens très forts. Au Japon, il n'y a pas de murs dans les maisons : la promiscuité est donc très importante. Et je me demande parfois — c'est en tout cas mon analyse — si la courtoisie qui caractérise ce peuple ne vient pas de la petitesse de leur territoire et de cette promiscuité. Ils ont compris qu'il fallait éviter les situations de conflit, car dans de si petits espaces, la moindre tension est susceptible d'enfler et de déboucher sur une crise. Il y a sûrement d'autres raisons à cette courtoisie — une forme de pudeur, la culture religieuse, l'idée de réincarnation, l'histoire récente, que sais-je encore... — mais je relie principalement cette forme de respect à ce rapport à l'espace.

TROIS QUATORZE — IL EST VRAI QUE L'ON DIT COMMUNÉMENT DES JAPONAIS — C'EST UN PEU UNE IMAGE D'ÉPINAL — QU'ILS SONT TRÈS POLIS — POLIS JUSQU'À LA DÉMESURE ? C'EST TRÈS INTÉRESSANT DE RAPPROCHER CETTE CULTURE DU RESPECT À LA NOTION D'ESPACE RESTREINT.

ON PENSE À LORENZ ET À SON ANALYSE DU RAPPORT DISTANCE/COMBATIVITÉ CHEZ LES ANIMAUX ? ON PENSE À LA FAÇON DE SE COMPORTEMENT DANS UN ASCENSEUR : L'ESPACE VITAL EST SI PETIT QU'AUCUN DES OCCUPANTS DE L'ASCENSEUR N'A TENDANCE À OCCUPER LE CENTRE, CHACUN PREND SES DISTANCES, ON PARLE PLUS DOUCEMENT.

✪ **Camille** — Les Japonais sont très polis, c'est certain, très respectueux des autres et de tout, mais il n'y a

aucune démesure là-dedans. C'est nous en Europe — et en France tout particulièrement — qui sommes dans l'excès opposé. Ce qui est choquant, c'est notre manque de courtoisie et non l'inverse. Personnellement cela me frappait déjà avant de partir... Alors, après huit mois au Japon, je ne vous dis pas ! Je crois, avec les Japonais, que l'on n'est jamais trop polis.

✪ **Olivia** — Je suis tout à fait d'accord avec Camille : ils ne sont pas dans le « trop ». La caricature que l'on fait d'eux à ce niveau-là est ridicule. Et puis, cette politesse, c'est tellement agréable à vivre au quotidien.

✪ **Camille** — Il y a une chose qui m'a particulièrement frappée — notamment à l'école — c'est qu'il n'y a pas de tête de turc. Je rapproche cela de la notion de respect. Il semble que je sois tombée dans un super lycée (et qu'à ce niveau j'ai été la chanceuse du lot) mais, honnêtement, dans mon lycée tout le monde était pote avec tout le monde. Il n'y avait pas de bouc-émissaire. Leur façon de gérer les conflits est totalement différente de la nôtre. Je suis désolée de faire des généralités — car ce que je dis reste avant tout du ressenti — mais, globalement, je dirais que les Japonais sont des gens qui reconnaissent leurs erreurs, qui s'excusent toujours de ce qui peut être pris ou assimilé à une erreur ou à une faute, et qui, par contre, n'attendent pas de celui qui a fait une erreur qu'il s'excuse (ce n'est pas nécessaire, puisqu'à l'évidence il le fera). D'où ces échanges permanents avec ce souci de respecter les règles de bienséance (je te salue, tu me salues ; je m'excuse, tu t'excuses, etc.).

TROIS QUATORZE — LEUR FAÇON DE FAIRE METTRAIT EN ÉVIDENCE LE FAIT QUE LA POLITESSE N'EST RIEN D'AUTRE QU'UNE FAÇON DE COMMUNIQUER POUR ÉVITER LE CONFLIT, NOTAMMENT EN LE DÉSAMORÇANT DÈS QU'IL POINTE LE BOUT DE SON NEZ ?

✪ **Olivia** — Exactement. Ce refus du conflit me paraît essentiel. Il est au cœur de leur culture. La dernière guerre, bien sûr, est passée par là. Et Hiroshima évidemment. Personne n'en parle au Japon, ni à la télé ni à l'école, mais il y a une forme de pacifisme qui les habite aujourd'hui et qui est le fruit de cette tragédie.

TROIS QUATORZE — POLITESSE, RESPECT, REFUS DU CONFLIT, ABSENCE DE BOUC-ÉMISSAIRE... VOUS NOUS DÉCRIVEZ UN MONDE PARADISIAQUE ?

✪ **Camille** — Non certainement pas.

Camille Bertin
Née le 4 août 1992 à Ivry
2010-2011 : une année scolaire dans la banlieue de Tokyo au Japon

Olivia Chavanon
Née le 2 octobre 1994 à Paris
2010-2011 : une année scolaire à Iwaki au Japon

Photos :
Camille
Aurore
& Manon

Entretiens. Spécial Japon

Le danger qui menace dans une telle société, c'est de perdre l'habitude de se dire la vérité. Au Japon, le risque, c'est de tout garder pour soi. On ne se dit pas facilement ses quatre vérités. On ne crève pas l'abcès. On encaisse, on encaisse, et au final c'est horrible, parce que forcément d'autres tensions naissent ailleurs. C'est l'autre versant — le versant sombre — de la médaille. C'est la face cachée du Japon. Cachée mais connue !

✪ **Olivia** — Mon histoire personnelle dans ma première famille est une parfaite illustration de ce problème. J'ai eu un sérieux soucis relativement à Facebook. Ma mère d'accueil avait été choquée par des choses que j'avais écrites sur la vie de famille (et qu'elle avait été jusqu'à faire traduire), mais au lieu de me le dire, elle a essayé de surmonter cette gêne sans m'en parler. En fait, elle a intériorisé. Mais une semaine après, ça a lâché. Le plus dur dans l'affaire c'est que je l'ai appris indirectement (par ma mère naturelle) qui m'a dit un jour : « Ta mère d'accueil a demandé à l'organisme que tu quittes la maison ! » Moi, j'ai halluciné, car je n'avais rien vu venir, puisque la mère était absolument adorable avec moi. Elle avait mis une chape sur le problème en pensant parvenir à gérer, et en réalité ça l'avait débordée. Et moi, je n'ai pu ni comprendre ni corriger le tir. C'était d'autant plus dommage qu'il n'y avait rien de bien méchant (je m'étonnais simplement dans mon blog que le père ait tendance à douter de ce que je disais). Du coup dans ma seconde famille, je ne me suis jamais sentie bien, car j'avais toujours peur de mal faire. J'ai eu du mal à me situer et à me détendre.

TROIS QUATORZE — DANS LA MESURE OÙ LES JAPONAIS ESTIMENT AVOIR TOUT FAIT ET TOUT MIS EN PLACE POUR ÉVITER LA NAISSANCE DU CONFLIT, QUAND CELUI-CI APPARAÎT IL EST BEAUCOUP PLUS DIFFICILE À STOPPER, ET IL PREND DONC FACILEMENT DES PROPORTIONS EXTRÊMES.

✪ **Camille** — Ça ne doit pas exploser. Mais comme il n'y a pas de soupape... quand ça explose, ça explose ! On rencontre ce problème à l'école. Si on est dans une atmosphère détendue sans une grosse compétition scolaire, avec des gens qui savent « lâcher » un peu, le système de respect à la japonaise prend tout son sens et toute sa beauté. Il y a alors une forme de liberté. Mais quand les gens se mettent la pression et entrent dans l'idée du « Il faut que j'y arrive à tout prix », ça devient très dur à gérer : personne ne se parle et on arrive à une tension très forte. La compétition est source alors de conflit.

✪ **Olivia** — Je nuancerai en soulignant que c'est plutôt le côté décontracté qui l'emporte. On pense souvent au Japon comme un peuple de gros travailleurs, de gens sous stress permanent et qui n'arrêtent pas de s'agiter, mais je trouve que l'ambiance, à l'école en tout cas, est plutôt « cool ». C'est une des choses qui m'a frappée là-bas : ils ont du savoir-vivre et sont plutôt dans le relâchement. À l'école, les relations entre profs et élèves sont très décontractées. Ils ont trouvé un certain équilibre entre décontraction, respect et travail.

✪ **Camille** — Ça bosse pas mal, c'est vrai. En revanche, le « niveau scolaire » — comme on l'entend en France — est quand même bien moins élevé. C'est irrégulier en fait. En Maths ou en Sciences par exemple, le niveau peut être bon ou très bon, mais en culture générale, ce n'est pas très élevé. Et puis ça dépend beaucoup des écoles. Il faut savoir aussi que tout l'effort au niveau primaire est axé autour de la lecture et de l'écriture. Gamins, ils doivent apprendre plus de mille Kanjis (il leur faut savoir les reconnaître et les dessiner). C'est un travail qui prend pratiquement cinq années et qui est très complexe (alors qu'en France l'apprentissage de la lecture/écriture se fait en deux ans). Du coup, les Japonais ont une énorme maîtrise du par cœur, mais font un peu l'impasse sur les autres connaissances. J'ajoute aussi, par rapport à ce qu'a dit Olivia, que les jeunes Japonais adorent aller à l'école. Pour la grande majorité des Japonais, l'école est un lieu de vie, un endroit agréable, où l'on bosse autant que l'on s'amuse. Les élèves adorent partir le matin à l'école — au point d'être souvent très en avance !

✪ **Olivia** — Leur école est leur seconde maison ! Ils y sont en confiance. Il faut dire que je n'ai jamais vu un prof laisser tomber un élève et encore moins un prof s'acharner sur un élève !

✪ **Camille** — Contrairement à la France, on ne voit jamais un prof dire à un élève ou à une classe : « Vous êtes nuls ! ». Ils ne se permettraient jamais de dire ça au premier degré.

LA RUPTURE

TROIS QUATORZE — VENONS-EN AU 11 MARS. C'ÉTAIT LE PREMIER TREMBLEMENT DE TERRE QUE VOUS RESENTIEZ ?

✪ **Olivia** — Non absolument pas. Moi dans mon coin, j'en avais tout le temps des tremblements de terre. Presque une fois par semaine. Des plus ou moins petits, des plus ou moins importants...

TROIS QUATORZE — UNE FOIS PAR SEMAINE ! CELA FAIT PEUR ? ON S'Y HABITUE ?

✪ **Olivia** — Oui tout-à-fait... on s'y habitue vraiment. Je ne vais pas dire que ça m'amusait, mais pas loin. Quand ça dure 10-15 secondes, c'est comme une attraction. Ça me faisait penser au Futuroscope.

✪ **Camille** — Sauf la première fois ! La première fois, honnêtement, j'ai vraiment eu peur. J'ai été très surprise. On était en cours, le prof s'amusait avec un élève quand ça a commencé à trembler. En général, dans la classe, il y en a un qui dit : « Jishin ! » (« tremblement de terre ») et puis un autre reprend, « Jishin », et puis en quelques secondes, les « Jishin » fusent de partout. Ce jour-là, donc, le prof s'est dirigé tranquillement vers la porte pour l'ouvrir*. Et puis, il est revenu encore plus tranquillement et a repris son cours. Il n'y a pas eu du tout de panique. J'étais la seule à avoir eu peur. Alors ça a fini par me rassurer.

✪ **Olivia** — Les Japonais ont l'habitude ; ils restent calmes, alors ils nous tranquillement.

✪ **Camille** — C'est étonnant parce que certains sont réceptifs au

moindre mouvement : ceux-là sentent le tremblement de terre avant les autres. Ce sont eux qui donnent l'alerte. Parfois, les autres rigolent, ils disent que celui qui a donné l'alerte est victime de ce qu'ils appellent « le mal de terre » — l'impression que ça bouge, alors que ça ne bouge pas — Mais, souvent, le lendemain dans les journaux, on apprend que ça avait vraiment bougé !

TROIS QUATORZE — LE TREMBLEMENT DE TERRE FAIT DONC PARTIE DE LA VIE DU JAPONAIS, ET IL A FINI DOUCEMENT PAR ENTRER DANS LA VÔTRE. C'EST CELA ?

✪ **Camille** — Exactement. Pour tout vous dire, depuis que je suis rentrée en France, je suis moi-même victime de ce fameux mal de terre. L'autre jour, mon chat a grimpé sur mon lit sans que je le voie et j'ai cru que c'était un tremblement de terre. Je me suis réveillée, paniquée.

✪ **Olivia** — Moi, ça m'a fait ça avec la machine à laver, à l'essorage ! Alors que là-bas, quand ça bougeait (et ça bougeait réellement), j'étais devenue très tranquille.

✪ **Camille** — Il faut dire aussi que je préfère un force 8 au Japon qu'un force 4 en France. En cas de tremblement de terre, je fais confiance au premier Japonais venu. Alors qu'en France, le moindre petit truc et ce serait la panique absolue !

TROIS QUATORZE — AVEZ-VOUS PRIS TOUT DE SUITE LA MESURE DE LA PUISSANCE EXCEPTIONNELLE AU TREMBLEMENT DE TERRE DU 11 MARS ?

✪ **Olivia** — Non. Et pourtant j'étais très proche de l'épicentre (NDLR : à 30 kms de Fukujima et à moins de 10 kms de la côte). Ce jour-là, je venais de quitter l'école. On avait passé la matinée à tout nettoyer et à tout laver en vue de la cérémonie scolaire annuelle qui devait avoir lieu le lundi. J'étais dans la rue, à dix minutes de chez moi, quand ça a commencé à bouger. J'ai fait comme d'habitude : je me suis arrêtée pour attendre que ça passe. Au même moment, j'ai reçu sur mon portable une alerte « tremblement de terre » par SMS — ce qui signifiait déjà que l'affaire était sérieuse. Et à partir de là, ça a bougé de plus en plus et de plus en plus fort. Les gens se sont mis à quatre pattes, car ils ne tenaient pas debout. J'ai fait pareil. Je voyais les poteaux, les lampadaires qui se baladaient et qui pliaient comme des herbes. En face un panneau publicitaire est parti en morceaux. Je pense que ça a duré deux ou trois minutes. J'avais hâte que ça finisse, car j'avais très faim — il était 15 heures, et je n'avais pas encore mangé. Quand ça s'est arrêté, je me suis dit qu'on avait encaissé un gros truc, mais je n'avais

pas imaginé une telle puissance (NDLR : niveau 9 à Fukushima-Iwaki, lieu de résidence d'Olivia). Or, quand j'ai repris mon chemin, j'ai vu un magasin que je connaissais bien totalement dé-truit, les vitres explosées... Plus loin, j'ai vu une maison par terre et des gens choqués. Chez moi, tout était brisé. J'habitais un restaurant. Il y en avait vraiment partout. Mais en même temps, pas de panique du tout. On sentait les gens marqués mais tout le monde gardait son sang-froid. À ce moment-là, je n'aurais jamais pu imaginer que, trois jours plus tard, je devrais quitter la région.



✪ **Camille** — J'étais au lycée. Cette après-midi-là, l'ambiance était presque euphorique, car c'était la fin des examens. Tous ceux qui, comme moi, participaient au club de sport ou de danse étaient là. Je me souviens très bien que vers 15 heures une copine a dit : « Jichin ». Elle avait vu les rideaux bouger alors que les fenêtres étaient fermées et qu'il n'y avait pas un souffle d'air. C'était le premier signe. On s'est dit : « Dans dix secondes, c'est fini, comme d'habitude », et on a continué nos activités. Mais ça s'est vite amplifié, très vite et très nettement. Et on a pris peur, parce qu'on s'est retrouvés par terre sans avoir eu le temps d'aller ouvrir les portes*. Les copines autour de moi m'ont donné des conseils : « Mets-toi sous la table, fais gaffe aux plafonniers, etc. » Il y en a une, adorable, qui m'a pris par la main et qui m'a dit : « T'inquiètes pas, Camille, ça va aller ! » Ça paraît bête, mais ça m'a aidée, parce que ça criait autour de moi, et que même si je n'ai pas paniqué, j'avais vraiment peur, j'en

SOMEWHERE OVER ★ EN GUISE D'ÉDITORIAL ★ 30 ANS

Relire l'ensemble des impressions des programmes de longue durée publiés dans « Trois Quatorze » est riche en enseignement. Ces témoignages, 874 pour être exacts, qui sont — comme nous l'écrivions récemment — le cœur et l'âme du journal, nous disent et nous content tous la même histoire, celle de la métamorphose, celle du passage dans un autre espace et un autre temps, avec à la clé, la découverte d'un nouveau monde et l'entrée dans la vie adulte. Trois quatorze n'a cessé, en 30 ans, de rapporter les récits d'adolescents de 15 à 18 ans, en quête et en partance, et en errance aussi.

Pour nos Ulysses modernes, les séjours ont la dureté et la beauté du fût-il lointain, et la dangerosité du voyage, fût-il préparé, bordé, cadré. Qu'ils le veuillent ou non, nos voyageurs se transforment en explorateurs. Ils croient, qu'il s le veuillent ou non, des Cyclopes, des Nymphes et des Sirènes. Deux mots balisent et rythment avec une régularité surprenante tous ces récits. Il s'agit des mots « Rêve » et « Réalité ». Le rêve est souvent à l'origine et à la conclusion du voyage, et la réalité au cœur de ce dernier. Pour nos voyageurs, le rêve peut être doré ou brisé, et la réalité rose ou cauchemardesque... peu importe. Ce qui compte avec évidence c'est la force avec laquelle ces s'imposent, et ce qui ressort

avant tout de ces récits, c'est la proximité voire la similitude de ces deux termes, a priori si contradictoires.

« Rêve » et « Réalité ». Pour expliquer proximité, on fera appel à une histoire extraordinaire, support à un film qui ne l'est pas moins : « The Wizard of Oz ». Ce « Magicien d'Oz » nous raconte comment Dorothy, en proie aux affres et aux souffrances de l'enfance, se trouve suite à une tornade, projetée dans un monde à la fois imaginaire et enchanté (enchanté au sens propre du terme). Quand à la fin de son voyage, au terme d'un périple merveilleux, mais éprouvant — ou plutôt éprouvant mais merveilleux —, Dorothy, qui a fini par retrouver le chemin de sa maison, s'exclame : « On n'est vraiment bien que chez soi », on peut penser que la morale de l'histoire penche en faveur d'un certain que l'héroïne s'est rangée à une forme de sagesse et que son cœur balance pour la douceur de son foyer d'origine, qu'elle a défini-opté pour « la réalité » versus « le rêve ». Or, pseudo morale semble aller à l'opposé du contenu même du récit qui jusque-là en avant les enseignements de l'initiale capacité à découvrir au fond de soi ses propres forces, et qui en lumière la beauté du rêve et le pouvoir de l'émerveillement. Par bonheur, un peu plus tard dans l'histoire, quand Dorothy raconte ses aventures à son entourage, et que

tous autour d'elle en doute son récit et son aventure, l'héroïne se révolte et leur assène : « Mais ce n'était pas un rêve, c'était un pays... un vrai pays, bien réel. » Le « mais » est ici un « et » déguisé. Non seulement le pays est réel, mais le rêve l'est aussi. Il suffit pour s'en convaincre de voir comment les personnages du pays rêvé ressemblent à ceux du pays « vrai ». Pour l'héroïne et pour le spectateur — celui qui a tout vu — le rêve et la réalité sont bel et bien devenus le même pays. Désormais et pour toujours, le rêve est la réalité et la réalité le rêve. Nos sont comme Dorothy : ils s'arrachent à leur univers et à leur enfance. Ils rêvent tout en affrontant le réel. Et puis ils reviennent, en pensant ou en clamant : « Qu'il est bon de rentrer chez soi. »

Comment ne pas à l'instar de Dorothy et après avoir lu les récits de nos voyageurs, qu'à du moment où nous avons les lieux et l'univers de notre enfance pour aller voir le monde, il n'y a plus « d'ailleurs » et il n'y plus de « chez soi ». Comment ne pas en vérité — avec Dorothy et avec tous nos — qu'à du moment où nous avons pris la route — avec pour seuls bagages nous-mêmes, nos atouts et nos faiblesses — « là-bas » devient « ici » et que désormais, pour peu que l'on soit accueilli et prêt à construire, on sera partout et pour toujours « chez soi ». ✪

Entretiens. Spécial Japon

avais marre, et je me disais : « Mais quand est-ce que ça va s'arrêter, cette affaire-là ? »

TROIS QUATORZE — POUR VOUS, IL S'AGISSAIT DONC D'UN GROS TREMBLEMENT DE TERRE. MAIS À QUEL MO-MENT CELA EST DEVENU L'ÉVÉNEMENT QUE L'ON SAIT ?

✦ **Camille** — Je dirais que ça a pris une autre dimension deux jours plus tard, mais pas avant. Le 11 mars, je

d'en parler (de « voir à la télé ») et le fait d'être dedans : ce n'est pas vraiment la même chose !

✦ **Camille** — Pour les gens qui étaient en première ligne, c'était forcément différent, mais pour nous, la tension est montée progressivement. Il y a eu le tremblement de terre, puis le Tsunami, puis la menace nucléaire.

✦ **Olivia** — On a commencé à parler du problème nucléaire le samedi soir.

J'ai su le dimanche que mes parents avaient demandé à ce que je rentre (parce que j'étais très proche de la centrale). Mais on avait peu d'infos en direct. On était enfermés chez nous, parce que c'était la consigne — mais tout cela sans trop comprendre.

Les communications étaient en partie coupées, les routes bloquées, il n'y avait plus d'avions. Très vite le gaz a été coupé à son tour, puis l'eau.

Quand le mardi matin, mon père d'accueil est venu me dire : « On va essayer de t'emmenner en voiture à Tokyo », j'étais presque étonnée. Et puis à ce moment-là, il n'était pas sûr que j'arrive à partir, parce qu'il n'y avait plus d'essence.

✦ **Camille** — Dans la banlieue de Tokyo, on a eu des restrictions de chauffage — on a vraiment caillé — mais c'était plus par mesure d'économie et de solidarité qu'autre chose, car en soi il n'y avait pas de problème particulier. Une anecdote : quand on a su qu'il y avait des problèmes d'alimentation électrique dans le pays, nos voisins de palier à Tokyo ont coupé le courant. Le soir même, ils mangeaient dans le noir ! Ça donne une idée de la mentalité japonaise !

✦ **Olivia** — Pour ma part, j'ai réussi à quitter Iwaki et à retourner sur Tokyo grâce à un contact de l'association japonaise, un type qui travaillait dans une station d'essence et qui a offert une carte d'essence à mon père d'accueil ! Et mon père d'accueil, quant à lui, a fait huit heures de trajet (au lieu de trois heures en temps normal) pour m'accompagner jusqu'à Tokyo et me mettre en sûreté. Puis il a passé la nuit du mardi au mercredi sur place, avant de repartir sur Fukujima - Iwaki, où il avait laissé sa famille.

TROIS QUATORZE — DANS QUELLES CONDITIONS SE SONT FAIT TES ADIEUX ?

✦ **Olivia** — Tout s'est décidé très vite. Trop vite.

Quand j'ai quitté Iwaki, j'ai à peine eu le temps de dire au revoir à ma mère d'accueil et à mon petit frère. Comme ils sont très timides, les adieux étaient super discrets, presque furtifs. J'étais mal. J'avais vraiment l'impression de les abandonner, de les laisser dans leur merde et de filer. Je me sentais mal. D'autant que c'était pas mon idée à la base. Moi, je ne voulais pas partir. Et même si j'avais conscience qu'il ne pouvait pas en être autrement, et que je comprenais parfaitement la position de mes parents naturels, je vivais ça comme un conflit à l'intérieur !

✦ **Camille** — Jusqu'au mardi, il n'y avait rien de vraiment alarmant pour nous qui étions à Tokyo. On parlait de la centrale mais ça avait l'air sous contrôle. Mais le mardi, cela a pris une autre dimension. Mes parents m'avaient déjà dit la veille qu'ils souhaitaient que je rentre, et moi j'avais dit : « Ok, ok... », en pensant que ça allait les calmer et en me disant : « On verra bien dans dix jours ! » Mais le mardi, ce n'était plus la même musique. Ma mère m'a appelée le soir en me disant : « Camille tu rentres ! ». Ce n'était pas un ordre, mais j'ai senti qu'elle me suppliait presque. À partir de là, cela a été très vite aussi. Heureusement, j'ai eu le temps de prévenir ma prof principale pour dire que j'étais obligée de rentrer et que je passerais le lendemain pour dire au revoir à ma classe. Et quand je suis arrivée le mercredi matin à l'école, c'était le délire : une grande cérémonie pour mon départ avait été mise en place à la va vite. Tout le monde était là, pas seulement ma classe... tout le lycée, réuni dans le gymnase. C'était incroyable. On ne pouvait pas faire plus émouvant. J'avais l'impression de fuir et ils me saluaient. J'ai pleuré toute la journée.

✦ **Olivia** — Ah, c'est bien que tu aies eu ça ! (elle marque un temps)... Moi, je n'ai revu personne de l'école. La fête du lundi a été annulée et je n'ai plus eu aucune nouvelle d'aucune copine de l'école, d'aucun prof. On m'avait même demandé de ne pas prévenir les autres élèves de mon départ et de ne leur faire savoir que j'avais dû rentrer qu'une fois que je serais en France ! Ça c'était dur aussi. Et quand j'ai quitté mon père d'accueil et ma petite sœur, à Tokyo, il y avait un sentiment de malaise et de tristesse. J'avais l'impression de les trahir.

TROIS QUATORZE — Y-A-T-IL EU DES MOMENTS DE PANIQUE SUR PLACE ?

✦ **Camille** — Jamais.

✦ **Olivia** — Absolument jamais.

✦ **Camille** — La panique c'était en France. Vous, Français, vous nous avez transmis la panique. Et à la limite, nous nous la sommes transmise entre nous, participants français. L'affolement venait après chaque contact avec la France. Mais là-bas, c'était le calme absolu... le calme dans la tempête... malgré la tempête. Ce que je trouve vraiment pénible, c'est qu'aujourd'hui en France, on ne parle plus du tout des difficultés du Japon, en tout cas pas dans les proportions que cela mériterait. Depuis qu'on a passé le stade du spectaculaire... c'est silence radio !

✦ **Olivia** — C'est très juste. Les seules questions qu'on me pose sur mon année au Japon c'est pour savoir si je « psychote » sur le fait d'avoir été irradiée ou non. Une copine m'a même demandé si « j'étais fluo la nuit ! »

✦ **Camille** — Pour en revenir à la question, je dois dire que leur sang-froid pendant toute cette période m'a vraiment estomaquée. On ne peut

pas s'empêcher de penser que si la même chose s'était passée en France, on se serait entretus. À ce niveau, je pense sincèrement que les Japonais nous ont donné une bonne leçon et qu'ils nous ont même mis une grande claque dans la figure.

TROIS QUATORZE — QUE VOUS RESTE-T-IL DE TOUTE CETTE « EXPÉRIENCE » ?

✦ **Olivia et Camille** — L'impression que les gens ne peuvent pas comprendre ce qui nous est arrivé.

✦ **Olivia** — L'impression que tout s'est arrêté subitement et sans prévenir. Moi, j'ai été littéralement dépassée par les événements. D'abord on m'a dit : « Tu ne sors pas de chez toi », et je ne suis pas sortie, puis : « Tu vas à Tokyo » et je suis partie à Tokyo, puis : « Tu ne préviens pas tes amis de classe », puis : « Tu vas en Corée », etc., etc. Je n'avais aucune prise sur les choses, aucun recul. Quand tu es dans l'oeil du cyclone, tu ne vois rien, tu ne peux pas analyser.

✦ **Camille** — On a le sentiment d'avoir été arrachées à notre vie. Moi, franchement, je me sens lâche. On n'a rien géré. On a fui.

✦ **Olivia** — Aujourd'hui je me sens totalement coupée du Japon et de ma propre vie là-bas. Pour l'instant (NDLR : 6 semaines après), je n'ai plus du tout de contact avec tous ces gens. Vous imaginez ! Je me demande parfois si tout cela a existé. Et comme je me sens mal, j'ai l'impression que les gens m'en veulent.

TROIS QUATORZE — ON A L'HABITUDE DE DIRE QUE LES CRISES FONT RESSORTIR LA VÉRITÉ DES ÊTRES OU DES CHOSES. UNE LEÇON À CE NIVEAU ?

✦ **Camille** — Une chose m'a frappée : certains Japonais ont la réputation d'avoir un problème sérieux pour accepter les étrangers (je ne parle pas des touristes, mais de ceux qui résident soit provisoirement soit définitivement au Japon) : on pourrait parler à leur propos de protectionnisme culturel, voire de racisme. Ces Japonais-là ont été confortés dans leur idée. Ils nous ont lancé un message du genre : « Tu viens nous voir parce que notre pays est beau, moderne, sympa, et à la première difficulté tu te barres ! » L'écart avec ces gens s'est creusé. Et à l'opposé, il y a tous ceux — et ils sont nombreux —, qui nous ont si bien reçues — que ce soit à l'école ou en famille — et qui au lieu de nous reprocher quoi que ce soit, nous ont conseillé de partir, voire même demandé de partir. Ceux-là ont parfaitement compris notre position et nous soutiennent totalement.

TROIS QUATORZE — À QUAND UN RETOUR AU JAPON ?

✦ **Camille** — Si nous n'avions pas été « arrachées » au pays, peut-être que notre attachement aujourd'hui serait différent, mais notre frustration actuelle nourrit clairement notre envie et notre besoin d'y retourner.

✦ **Olivia** — Notre lien avec ce pays est sûrement profond. Moi je sens un manque, un truc non abouti. J'y retournerai, c'est certain.

✦ **Camille** — Et il reste aussi tous les bons souvenirs. Je voudrais que ce soit la vraie vie là-bas qui t'empêche. Pour tout vous dire, j'aimerais bien que la part relative au tremblement de terre ne prenne pas plus de deux lignes dans cet entretien ! Mais c'est impossible, n'est-ce pas ? ■



suis naturellement rentrée à la maison vers 17 heures. On a passé la soirée devant la télé, il y avait une certaine tension, mais on ne comprenait pas l'ampleur de la situation. On attendait de savoir. Ils parlaient bien sûr du tremblement de terre, mais quand on est partis se coucher, aux infos, ils avançaient le nombre de 65 morts ! Les images du tsunami ne sont parvenues que le lendemain.

✦ **Olivia** — Tu crois ? En fait je ne me souviens pas ! Moi quand j'ai vu les dégâts chez moi et autour, j'ai perçu que l'événement était important, mais pas dans ces proportions — Et encore Iwaki, par rapport aux autres agglomérations autour de Fukujima, avait été protégée du tsunami par la montagne. J'ai vraiment réalisé la portée de la destruction quand j'ai traversé le pays, trois jours plus tard, pour rejoindre Tokyo.

J'ai vu alors, par la fenêtre, les paysages détruits, la désolation. J'ai réalisé alors ce qui s'était passé, ce qu'avaient vécu certains et j'ai compris que c'était un peu comme la guerre : il y a le fait



LETTRE OUVERTE À CELUI OU CELLE QUE J'AI LAISSÉ(E) AU JAPON

Megumi, élève au lycée d'Iwaki, était la plus proche amie d'Olivia pendant son séjour au Japon. Olivia n'a pas eu la possibilité de parler à Megumi avant de rentrer en France, le 16 mars dernier.

« Chère Megumi,
Voilà plus d'un mois que je suis partie. Un mois que je n'ai plus de nouvelles. Comment vas-tu ? C'est une question banale en temps ordinaire, mais là, j'ai vraiment besoin de

savoir. Je suis partie sans pouvoir t'adresser un « au revoir », sans pouvoir te remercier, pour ton amitié, pour ton soutien, pour ton sourire. Merci, car sans toi, ces six mois n'auraient pas été aussi drôles, aussi beaux. Merci d'être restée avec moi alors que je n'étais qu'une étrangère qui parlait si peu et si mal ta langue. J'aimerais que tu comprennes pourquoi je suis partie. J'espère que tu ne m'en veux pas. Nous reverrons-nous ?... Tu restes dans mon répertoire Facebook... Tu resteras à jamais dans mon cœur... ! »
Avec toute mon amitié. Olivia

PS : j'espère que tu viendras un jour visiter la France !

La Chance de pouvoir rester

Aurore, participante au programme d'une année scolaire au Japon, a choisi après les événements qui ont frappé le Japon, de poursuivre son expérience dans son pays d'accueil. Elle revient sur ce qui a motivé cette décision.

Trois Quatorze — Tu as choisi, après les événements du Japon — et avec l'accord de tes parents bien sûr — de rester sur place. Est-ce que ton entourage a compris ta décision ?

Aurore — Mon entourage japonais ne s'est même pas vraiment posé la question. Mais en France, c'est vrai, on m'a prise pour une folle. Pour les Français, le Japon c'est un seul bloc, et tout le monde a été touché, mais je vis à Nagoya, à près de 600 kms de la zone touchée par le tsunami (et de la centrale de Fukujima). Je pense donc que, vu l'endroit où j'habite, il n'y a pas de raison de rentrer.

Trois Quatorze — Tu n'as jamais hésité ?

Aurore — Si bien sûr : la semaine qui a suivi le tremblement de terre, la question s'est posée. On en a tous parlé, avec l'organisme japonais, PIE, mes parents, la famille d'accueil... Je sais qu'au début on regardait avec attention la météo. Je dois dire que si j'avais écouté les voix de la France et tous les commentaires sur « Facebook », j'aurais aussitôt plié bagage. Mais le calme sur place contrastait totalement avec l'affolement français, alors dans la mesure où mes parents naturels sont restés eux aussi très calmes, j'ai pu relativiser et agir en fonction des informations et de ce que je ressentais sur place. Mes parents m'ont dit que j'étais la plus apte à juger. Ils ont fait confiance à moi-même et à ma famille d'accueil.

Trois Quatorze — Quel est l'argument qui a fait pencher la balance du côté « je reste » ?

Aurore — La raison principale, je le répète, c'est l'endroit où j'habitais. Il faut savoir que beaucoup de Japonais touchés par le tsunami et ses conséquences sont venus se réfugier à Nagoya ! Après, ce qui m'a poussée à rester c'est que je suis bien où je suis. Je n'aurais peut-être pas dit la même chose il y a six mois. Mais là, j'ai fait tellement d'efforts pour m'intégrer, pour trouver mon équilibre, mon petit rythme, que je me voyais mal repartir. Je suis bien installée, complètement dans mon élément, comme chez moi.

Trois Quatorze — Tu as raisonné en Japonaise en fait ? Tu n'avais pas plus de raisons de repartir en France qu'un Japonais de quitter le Japon ?

Aurore — C'est exactement ça. En fait, je crois que je suis attachée au Japon... Oui peut-être comme un Japonais peut y être attaché : je comprends tout, je parle avec tout le monde, j'ai mes amis, une famille... je sors... je vais à l'école... je vis quoi ! Oui, c'est cela : j'ai réagi comme la Japonaise que je suis devenue.

Trois Quatorze — Qu'est-ce qui t'a inquiétée le plus : le tremblement de terre ou les risques nucléaires ?

Aurore — Avant de venir, je savais que le Japon était un

pays à haut risque sismique. J'ai donc pensé que je devais assumer cet aspect-là. J'avais choisi de venir au Japon, en toute connaissance de cause, et comme je n'ai pas été atteinte directement (au sens où ni moi ni mon entourage n'avons été blessés et où rien autour de nous n'avait été détruit) je n'avais pas de raison de ne pas rester.

Trois Quatorze — Tu n'as pas ressenti le tremblement de terre ?

Aurore — Oh que si. J'étais toute seule chez moi ! J'ai été surprise par la longueur plus que par l'intensité. Ça faisait peur quand même. Mais comme ma mère d'accueil — qui avait subi le tremblement de terre de Kobé — m'avait énormément parlé de tout ça et préparée, je n'ai pas paniqué. Et puis, là encore, nous étions assez loin de l'épicentre. Par contre en voyant les images et tout ce qui a suivi, j'ai réalisé l'ampleur du truc et c'était plus stressant.

Trois Quatorze — Et qu'en est-il du danger nucléaire ?

Aurore — La première semaine, on en parlait beaucoup. Mais il faut bien comprendre qu'il y a une énorme différence entre Nagoya et le Nord du pays, et même entre Nagoya et Tokyo. Je sais qu'à Tokyo, il y a eu des restrictions, que les gens ont fait des réserves et que certains ont eu (ou ont encore) peur, mais, ici pas du tout. Ici, la vie a continué tout à fait normalement. Vu de France, on avait l'impression que tout le Japon était contaminé (et l'effet était renforcé parce que c'est une île, et parce que le phénomène est invisible) ! Vous savez, dès qu'une information circule, via la télévision, la presse ou la radio, on imagine beaucoup de choses et comme on est loin, on met tout le monde dans le même sac. Mais ici, on se sent très loin de la zone dangereuse. Les Japonais font preuve de beaucoup de solidarité et de compassion vis-à-vis de leurs compatriotes qui ont été touchés, mais pour autant ils ne se sentent pas tous atteints directement. Pour eux, la vie suit son cours.

Trois Quatorze — Est-ce qu'au Japon on parle encore beaucoup du risque nucléaire, car ici, en France, cela ne fait plus du tout la une de l'actualité ?

Aurore — Non c'est pareil au Japon. C'est comme s'il fallait aller de l'avant. De toute façon, ils sont hyper calmes par



rapport à tout ça. À ce niveau, la différence de mentalité avec la France joue à plein. Ce qui m'a frappée pendant toute cette affaire, c'est qu'ils ont vraiment réagi en Japonais. Calme et solidarité : c'est cela qui a prévalu. Aujourd'hui, les Japonais participent financièrement, ils font du bénévolat, ils se restreignent, ils aident partout où ils peuvent. Tout le monde fait un effort. « Un pour tous, tous pour un », pourrait être la devise du Japon.

Trois Quatorze — Tu parlais tout à l'heure de difficultés à t'intégrer en début de séjour. Des difficultés de quelles sortes ?

Aurore — Tout ce qu'il y a de plus classique : galérer pour se faire sa place, pour comprendre, pour décortiquer tout ce qu'il y a de nouveau, rencontrer des gens, prendre ses marques, ses repères... C'est un vrai boulot de trouver le bon rythme, d'atteindre une sorte de plénitude, d'apothéose. Et je suis arrivée à atteindre cet état-là. Alors repartir comme ça d'un seul coup, ça aurait été trop dur. Et puis j'aurais eu l'impression d'abandonner tout le monde. J'ai eu la chance, c'est vrai, d'être loin de la région dangereuse, du coup j'ai eu un délai, un temps de réflexion pour ne pas succomber à la panique. C'est peut-être ça qui m'a permis de rester.

Aurore Bellay

Née le 22 avril 1992 à Chamonix

2010-2011 : une année scolaire à Nagoya, au Japon

Impressions, suite...



Anna, six mois en Australie

(suite de la page 3...) J'ai maintenant un bon cercle d'amis (je ne parle pas de ceux qui disent m'adorer, et qui ne s'intéressent à moi que parce que je suis Française), je parle de tous ceux que j'aurai tant de mal à quitter en juin (et notamment tous ceux que j'ai rencontrés quand on a monté la comédie musicale de notre lycée). En écrivant cela et en pensant à eux, j'ai déjà les larmes qui me montent aux yeux.

En une année, j'ai vécu deux très violentes tempêtes de neige — je n'oublierai jamais —, ma famille d'accueil m'a emmenée partout à Philadelphie, dans les montagnes Poconos, à New-York, à « Disney World » en Floride. J'ai eu beaucoup de chance, mais je ne pense pas, ceci dit, qu'il y ait de bonnes ou de mauvaises familles. Chacune a quelque chose à vous apporter.

Si je pouvais revenir en arrière, rembobiner mon année jusqu'à mon arrivée sur le sol américain, si je pouvais m'arrêter sur chaque phase et sur chaque détail, m'apaisant sur les hauts et sur les bas... et si après avoir

regardé et analysé tout cela de près, je devais répondre à la question : « S'il fallait le refaire, le referais-tu ? », sans hésitation aucune, je répondrais : « Oui. » J'ai le cœur lourd, car j'ai déjà atteint la moitié de mon année. Je vais profiter au maximum des mois qu'il me reste à vivre ici. Carpe Diem.

LES PARENTS DE NOTRE ENFANT Parents de Clémentine (Lakeland, Minnesota), un an aux USA

Si c'était à refaire ? Oui... on referait la même chose. Clémentine a mis à peine quelques mois pour s'adapter, pour apprendre tout de sa nouvelle vie : habitudes alimentaires, coutumes religieuses, codes vestimentaires, comportement familial, rythmes scolaire, langue, climat, rythmes sportifs. Chaque journée est un régal pour ses neurones. C'est l'éveil permanent : curiosité, mémorisation, observation, communication... Tout pour elle est différent, passionnant.

Son adaptation nous semble très rapide. La famille d'accueil y est pour beaucoup : quelle générosité de cœur et d'esprit ! Clémentine n'est ni une invitée ni une amie : elle est vraiment devenue un enfant à part entière de la famille. « Parents d'accueil », pour elle, n'est pas un vain mot. De notre côté, nous avons rencontré de nouveaux amis, avec qui nous conversons régulièrement et avec lesquels nous échangeons régulièrement nos impressions. Nous préparons actuellement leur venue en France. Mais : « Chut ! » c'est un secret, il ne faut le dire à personne.

Les Américains — en général — sont aussi pour beaucoup dans cette intégration : on nous avait dit qu'ils avaient plutôt le sens de l'hospitalité, mais cela dépasse nos espérances.

Clémentine est acceptée partout : famille, lycée, club de sports, voisins, amis, animaux... Elle dit vivre un rêve, elle dit que son lycée ressemble à ceux que l'on voit dans les séries : animation permanente, bonne humeur, humour, joie de vivre, sport... et travail aussi. Au niveau de la langue : après trois mois les progrès sont réellement impressionnants : compréhension parfaite des proches, des films, de la télé (c'est juste un peu difficile question vocabulaire quand le sujet est un peu spécialisé et quand les interlocuteurs ont un fort accent).

PS. : Nous profitons de ce témoignage pour faire un « Coming out » : nous communiquons souvent avec notre fille via « Facebook ». On n'a pas pu résister très longtemps. Nous n'avons constaté aucun impact négatif sur la vie de Clémentine (et dans le cas contraire, nous aurions arrêté immédiatement).

TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS RAISONNABLE

Anais, Salem, Oregon, un an aux USA

Il y a à peine huit mois, je me baladais sur le site de PIE en me disant : « Ce truc là — partir un an — je dois le faire. » Après, j'ai commencé à me poser des questions : « Est-ce vraiment raisonnable ? Un an c'est long ! Ta famille ne va pas te manquer ? Si loin, toute seule à ton âge ? Et ton niveau d'anglais, tu y penses ?... » Je ne faisais que reprendre les questions que tout le monde autour de moi se posait. Et me voilà, huit mois après, à Salem-Oregon. Et je peux affirmer qu'en partant j'ai pris une bien belle initiative : la plus belle de ma vie.

Non, je ne suis pas toute seule : j'ai toute l'association derrière moi : ma famille française et ma nouvelle famille, et mes amis !

Non, ce n'est pas trop long : il faut bien sûr quelques semaines pour s'adapter, mais dès qu'on est lancé, croyez-moi, on ne voit plus le temps passer.

Oui, c'est vrai, je n'avais pas un bon niveau d'anglais avant de partir : mais j'ai été patiente, et grâce à mon envie d'apprendre, tout s'est vite amélioré.

Alors, oui, c'était tout ce qu'il y a de plus raisonnable que de s'en aller une année scolaire à l'étranger.

Il y a tellement de choses à découvrir et à apprendre. J'ai en déjà testé pas mal : rafting, bal, week-end dans une réserve indienne, premier match de football américain, toucher l'océan Pacifique, essayer plein de fast-foods différents, m'inscrire dans un « Fitness club », aller à un « Baby shower »... Il m'a fallu une semaine pour comprendre comment ouvrir mon casier, quelques jours pour réaliser que j'avais à peine cinq secondes pour traverser au passage clouté, trois semaines pour ne plus utiliser de plan pour m'orienter dans le lycée... mais seulement 24 heures pour comprendre que j'allais passer une super année.

JAMAIS EXPÉRIMENTÉ UN TRUC PAREIL

Emma, Australienne

Une année en France

The first three months of my exchange program in France has brought many fun times, difficult moments and lots of new experiences. When I arrived in France I had next to no idea about how to speak any French. I could say « Hello », « Goodbye » and count to 20. That was about it. I didn't fully realise what I was getting myself into until I got to France and I couldn't read anything, understand or talk to anyone. It was and sometimes still is a big challenge. Now, three months in, I have learnt so much. I am starting to put some sentences together. When I arrived, I didn't think I would ever be able to do it.

Arriving at a new family's home for the first time who you have never met before is something that I cannot say is easy. The first few weeks are hard and a little bit scary. After the initial few weeks you start to get more comfortable with the family and your new life with your French family gets much better.

School is difficult, especially when you don't have a good understanding of the language. The teachers know that I don't really understand so they are nice to me. The students at school are nice as well. The school days are very long.

I have visited many beautiful and amazing places, I have so many unforgettable memories and I have made so many new friends. If there is anyone thinking about going on exchange, I highly recommend you do it, I have never experienced anything like it before.

PORTRAIT



il est impossible de l'interviewer. Elle est insaisissable, presque immatérielle. Qu'à cela ne tienne... on la connaît par cœur, alors on la dépeindra sans la voir.

Portrait sous X

Elle est née un jour d'hiver, et — première curiosité — a été déclarée en préfecture et non en mairie. L'administration est parfois bizarre ! Elle a grandi au cœur de Paris, elle a été baptisée près de Saint-Germain-des-Prés. Personne ou presque ne l'a jamais appelée par son nom. Tout le monde autour d'elle a préféré son diminutif, qui évoque indirectement la rondeur de la terre, et l'infini aussi. Elle est le fruit d'une alliance improbable, un alliage étrange de glace et de feu, de rigueur et d'exubérance, d'exigence et de décontraction. Elle est à la fois excès — dans ses projets, dans sa façon de prendre les décisions — et tempérance — dans sa gestion du quotidien et peut-être aussi de l'existence. Elle est sang-froid — en temps de crise — et sang-chaud dès que les choses s'endorment. Elle rejette le statu quo, elle n'aime pas le sommeil... Et pourtant, elle est née d'un rêve.

Un rêve : partir

Elle a le goût du voyage, du changement, de la perte des repères. Ce goût elle le transmet à tous ceux qu'elle croise. Partir, c'est sa raison d'être. Son objet. Son statut. Petite, déjà, elle ne tenait pas en place. Elle a regardé dans toutes les directions. Logée à Paris, c'est en province qu'elle a planté dès sa prime enfance ses racines, qu'elle a tiré sa substance et son énergie. Très jeune, elle a visité et aimé Amiens, Montauban, Rennes, Grenoble, Le Mans, Nantes, La Rochelle ou Montpellier... Dans tous ces coins, elle a été accueillie et s'est sentie chez elle ; c'est là qu'elle a prospéré. Aujourd'hui, elle a des amis un peu partout ; en France bien sûr (c'est son pays), mais à l'étranger aussi, jusqu'en Afrique du Sud, jusqu'en Australie, jusqu'au Japon... Elle a toujours eu la bougeotte. À 17 ans, elle a quitté Paris pour la province, pour le soleil et la tranquillité. Elle en avait assez des embouteillages. Elle a emménagé dans un bel appartement du centre ville d'Aix-en-Provence. Elle a baptisé les cinq pièces de son logement du nom des cinq continents : un peu plus tard, elle a repris

un pied-à-terre à Paris, puis à Grenoble, à Rennes... et comme elle possède indéniablement le don d'ubiquité, elle parvient à vivre quasi simultanément dans tous ces lieux.

Un rêve : se singulariser

Dès sa naissance, elle a choisi de se distinguer. Non seulement elle a prôné l'idée de partir, mais elle a vanté, en parallèle, les principes de longueur et de distance. Ses premiers mots ont été : « Partir », « Loin » et « Longtemps ». Autour d'elle, on a tiqué ou résisté : « C'est dangereux », « C'est risqué », « C'est du temps perdu »... lui ont dit les sages. « À son âge, vous n'imaginez pas ! » « Et que fera-t-elle à son retour ? » ont ajouté ceux qui savent et qui professent. Elle ne s'est pas démontée : elle a tenu bon et a fait de l'idée de dépaysement et d'adaptation son credo. Elle s'est singularisée et a donné à tous les jeunes qui l'ont écoutée les moyens d'en faire autant.

Un rêve : transmettre

Ce désir d'ailleurs, elle l'a transmis à tous. Elle a bataillé, elle a avancé des idées, des arguments : « Regarder — Apprendre — Tolérer — S'investir — S'adapter — Grandir... » Et elle a su convaincre. Ils sont près de six mille à l'avoir écoutée et suivie. Elle a travaillé en bon « Go Between ». Elle a construit des ponts et des passerelles, entre des adolescents et des familles, entre des élèves et des enseignants, entre des patelins de Picardie et des coins perdus de l'Idaho ou des Northern Territories !

Un rêve : communiquer

Elle envoie sans cesse des messages, des courriers, elle use des photocopies et abuse des e-mails. Elle passe son temps au téléphone, à argumenter, à convaincre, à raisonner, à jacasser : elle est bavarde comme une pie ! Elle écrit un journal... toujours le même, c'est comme une ritournelle : le même air, toujours recommencé. Elle est sans cesse en éveil, ne se repose et ne décroche jamais ; elle est en permanence sur « ON »... y compris le week-end. En cas d'urgence, vous pouvez toujours la

joindre et lui demander de l'aide. Elle a un côté « bonne pâte » : tendre, ouverte, disponible. Elle aime le dialogue, mais jusqu'à un certain point ! Elle sait être têtue, elle veut toujours avoir raison. Elle est douceur face à la douceur, rigidité face à la colère et l'aspérité.

Un rêve paradoxal

Elle fait des affaires, mais elle n'aime pas le profit : c'est une question de nature ! Elle n'a pas de corps à proprement parler, mais plein de petits bras. Elle a deux têtes, mille oreilles, et dans l'absolu, autant de langues qu'on en parle sur la planète.

Un rêve coloré

Elle a le teint jaune, presque orangé, mais son cœur est bleu. C'est une sorte d'Avatar, un être étrange, impalpable. Elle pourrait faire peur si à l'intérieur elle n'était si humaine !

Un rêve : revenir au bon vieux temps

Par moment, elle se retourne et regarde sa jeunesse avec tendresse. Elle est un brin nostalgique.

Elle aimerait revoir tous ceux qui l'ont quittée : Maryse, Jean-Claude et Jackie, Philippe, Olivier, Christine... Elle aimerait revenir en arrière, retrouver ces moments où tout était plus simple et plus léger, où tout allait plus vite, où les choses étaient moins « bordées ».

Elle a le goût du voyage, du changement, de la perte des repères. Ce goût elle le transmet à tous ceux qu'elle croise. Partir, c'est sa raison d'être. Son objet. Son statut.

Elle oublie bien sûr les galères des débuts, les heures inconfortables, la corde raide et le diable tiré par la queue : c'est que le pain noir, comme le cheveu, blanchit en vieillissant ; c'est que le passé rayonne toujours d'une immense douceur, d'un éclat particulier, d'un humanisme qui n'appartient jamais au présent et qui ne lui appartiendra jamais — puisque le présent, par essence, ne sait ni s'appesantir ni profiter de l'instant.

Un rêve : ne pas mourir

Elle a grandi, on l'a dit, relativement vite. Assez jeune, elle avait le bras long. Elle a gagné, sans doute plus tôt que d'autres, son autonomie. Certains disent qu'elle est devenue adulte à trois ans, d'autres à dix. C'est certainement exagéré, mais il faut reconnaître qu'elle s'est émancipée rapidement. À six ans, elle a rencontré un ami américain ; ils ont avancé ensemble. Très jeunes, ils ont vécu en concubinage ; rien d'officiel, mais leur relation dure maintenant depuis 26 ans (l'an dernier, ils auraient pu fêter leurs noces d'argent !) Leur couple est assez étrange : un mélange de fidélité et d'indépendance.

À vingt ans, elle a atteint la maturité. Elle a rapidement bâti une famille. Une famille pour le moins nombreuse. On ne compte plus ses enfants ! Le premier, Nicolas est né il y a trente ans... et son premier petits-fils, Étienne, il y a quatre ans !

Elle n'a pas vu le temps passer : elle est un peu comme tout le monde. Un jour, elle a compris qu'elle avait franchi un cap, qu'elle vieillissait. Alors, comme tout le monde ou presque, elle a pris peur. Elle a refusé de mourir. Elle a pensé à une solution : muer... Il fallait réagir avant qu'il ne soit trop tard. Elle s'est engagée à partir de là dans d'incessantes transformations : ses bases ont bougé, ses membres ont changé : elle a quitté l'enveloppe d'origine, s'est déployée, s'est restructurée. Elle est devenue adepte de la métamorphose : elle a adopté — et pour l'éternité désormais — le statut de chrysalide et de papillon. Elle a forcément perdu un peu en humanité, mais elle a gagné l'immortalité. Ce qui n'est pas rien.

Et ses jours désormais — à l'instar du nombre attaché à son nom — ne sont plus comptés. ■

DESSIN RÉALISÉ PAR LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE PRIMAIRE DE OUED EL KHILL (TUNISIE). LES ÉLÈVES DE OUED EL KHILL ONT CONNU PIE PAR L'INTERMÉDIAIRE DE « TROIS QUATORZE ». LA CLASSE DE SAMIR TISS EST ABONNÉE AU JOURNAL DE L'ASSOCIATION DEPUIS DEUX ANS.

1981

10 FÉVRIER
NAISSANCE À PARIS

1981

AOÛT
PREMIERS DÉPARTS

1986

RENCONTRE
AVEC ASSE

1988

DÉMÉNAGEMENT
À AIX-EN-PROVENCE

2011

FÊTE SES TRENTE ANS
EN ROUTE POUR DURER